

Bibliothèque numérique

medic@

**Fiessinger, Charles. - L'inaptitude
médicale des femmes**

*In : La médecine moderne,
1900, 1900, n° 11, 7 février 1900,
p. 81*

Cote : 91594



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?femmesmed009>

L'INAPTITUDE MÉDICALE DES FEMMES

par le Dr CH. FIESSINGER

membre Cⁱ de l'Académie de Médecine

Dans mon article sur les races morales chez les femmes, il m'est arrivé en terminant de parler des doctresses. Ces confrères en jupons ne me semblaient pas préparés par leur sexe à bien tenir les fonctions de praticien. La forme d'esprit qui est leur, les traits de caractère par où elles se distinguent impriment en elles des dispositions toutes différentes de celles dont elles devraient être munies pour être en droit d'aborder notre carrière avec quelque chance de succès. Je laisse de côté l'infirmité physique, c'est là une autre entrave et non des moindres; indisposée plusieurs jours par mois, délicate et fragile le reste du temps, comment armée de la sorte, la femme médecin peut-elle se croire en tenue de combat? Les luttes, les fatigues de la profession y a-t-elle songé? Je sais qu'elle ne se pique pas de se jeter dans la grande mêlée; elle s'est réservée son domaine; les maladies des femmes et des enfants, elle ne sort guère de là et, renfermée dans ce cercle, passe pour y faire bonne figure. Beaucoup de gens estiment que bornée à certains soins spéciaux, une doctresse peut rendre des services. Elle est douce, compatissante, aimante; les femmes n'ont pas à alarmer leur pudeur devant elle, les enfants ne s'effraient pas à son approche. Ce sont là certes des qualités. Il ne s'agit que de s'entendre; à quel rôle ces qualités s'adaptent-elles le plus heureusement? A celui de médecin ou de garde-malade? Etant donnée la pente connue du cerveau féminin, la réponse n'est pas douteuse. Une doctresse dans la clientèle, ne sera jamais qu'une excellente garde-malade.

Et puisque cette proposition ne peut manquer de soulever les réclamations des intéressées, je demande à la développer quelque peu. Un tel chaos d'idées bouleverse depuis quinze ans notre pays, que les chimères, les utopies, les erreurs éclosent sur le sol national avec la sève vigoureuse qui seule devrait animer la poussée des vérités; notre époque, féconde en travaux d'analyse, est singulièrement pauvre en discernement philosophique; c'est à cette lacune, commune du reste à tous les régimes industriels comme le nôtre, que sont imputables nombre d'aberrations qui prennent pied dans le domaine de l'esprit et une fois installées, oubliées du vice d'origine de l'erreur fondamentale dont elles émanent, se fortifient au contraire de toutes sortes d'arguments, propres à les justifier aux yeux des badauds.

La femme doctresse est une de ces herbes folles qui ont envahi la flore de la société moderne; très innocemment elle s'est imaginée qu'ouvrir des livres et disséquer des cadavres allait lui créer un cerveau nouveau. Vous serez une érudite, madame, je n'en conviens pas; pour médecin, souffrez que j'apporte mes réserves. Je ne parle pas de votre excès de sensibilité incapable de maîtriser le jugement qui sort de votre lèvres; le sang-froid dans les circonstances imprévues, la décision, l'audace en face d'un danger pressant, crainte que vous ne puissiez apporter

dans la balance de telles preuves de vigueur morale, je ne demande même pas que vous vous en chargiez. Négligeons si vous le voulez bien, les traits de caractère qui sont particuliers à votre sexe et se tournant en qualités de dévouement, d'abnégation, de sacrifice dans le cercle de la famille, deviennent au contraire défauts et des plus grands dans une carrière où ils ne seraient pas soutenus par cette fermeté et cette initiative qui vous manquent et sans lesquelles, la pratique médicale où vous vous adonnez apparaît comme une fonction à ressorts amollis et dont le sentiment au lieu de la raison réglerait le mécanisme et le jeu, au détriment bien entendu des malades.

Le tempérament de sensibilité imparfaitement pondérée qui est votre, vous interdit le calme indispensable à la pratique médicale. La tournure d'esprit avec laquelle vous recevez les impressions des choses, ne vous est pas plus favorable.

Et ici je dois motiver une idée que je ne sache pas encore avoir été exposée. Je dis que, de par sa forme d'intelligence, une femme est incapable de soigner les malades, j'entends les soigner comme médecin en chef et non pas seulement en sous-aide.

Depuis une quinzaine d'années, des travaux assez importants de pathologie ont été signés par des femmes. D'accord, et le premier je rends justice à cet effort méritoire de leur part qui a été parfois suivi de succès. Il ne convient pas, néanmoins, que la réussite partielle qui a couronné les recherches féminines, fasse illusion sur la nature de celles-là. Ces mémoires de pathologie, quel était au bout du compte le procédé intellectuel qui les inspirait? L'analyse, toute pure, l'analyse précise, minutieuse, clairvoyante; celle qui, transportée dans le monde, permet à une femme de dévisager une de ses pareilles et la renseigne sur le défaut de toilette et le vice de couture qu'elle remarque du premier coup d'œil sur la robe d'une rivale.

L'analyse dissocie, sépare, retient l'attention sur un détail. La femme y est experte tout autant que l'homme: de là, le mérite de quelques œuvres de pathologie qu'elle a produites et où elle observe, recueille des faits comme un honnête et patient ouvrier amasserait les matériaux dans une carrière qui lui serait ouverte. Incapable par lui-même de découvrir cette carrière et de marquer l'endroit où devra être donné le premier coup de pioche, l'ouvrier, une fois l'ordre formulé, se mettra très convenablement à la besogne. La femme ressemble à cet ouvrier: les mines inconnues en médecine, ce n'est pas elle qui les mettra à jour; mais une fois exploitées, elle en poursuivra les filons aussi adroitement que n'importe qui; ce qui lui fait défaut, ce n'est ni la bonne volonté, ni l'ardeur à la tâche. C'est la conception d'ensemble qui plane de haut et, saisissant des rapports imprévus entre les phénomènes, s'engage sur des voies où nul autre n'avait passé. La femme de génie, scientifiquement parlant, n'existe pas: elle n'existera probablement jamais, puisque, depuis que le monde est civilisé, de toutes les branches d'activité où elle s'est exercée, qu'elle se soit tournée vers les lettres ou les arts, jamais elle n'a retiré pour elle le rayon de gloire brillant au front

de ceux qui ont ajouté un nouveau moule ou creusé un nouveau sillon à la pensée humaine. Il en sera de la femme médecin comme de la femme artiste ou poète: en posture honorable au deuxième et troisième rang, il lui sera probablement bien difficile d'atteindre jamais le premier.

Cet effacement en pathologie où elle est condamnée ne comporte par lui-même aucun inconvénient.

Le danger est ailleurs, quoiqu'il résulte toujours de cette inaptitude de la femme à embrasser les phénomènes dans toute la plénitude de leurs rapports. La pathologie fragmente; elle relate les maladies des organes; le cerveau de la femme est propre à cette étude.

La thérapeutique au contraire reconstruit; le traitement d'un organe, elle le subordonne aux conditions de l'ensemble; elle embrasse d'une vision rapide et large les grandes lignes d'un tempérament et la disposition générale de la machine humaine afin d'adapter à toutes les particularités de fonctionnement qu'ils présentent la réparation heureuse du rouage faussé et le traitement efficace de l'organe souffrant. Analytique, la pathologie. Synthétique, la thérapeutique. La vision du médecin digne de ce nom devra discerner ces deux formes d'activité mentale et les mettre en emploi, tour à tour l'une et l'autre, au gré de l'occupation qui retiendra son esprit. Il fera de l'analyse au chevet du malade et de la synthèse en rédigeant son ordonnance.

Rebelle aux conceptions synthétiques, on voit la difficulté pour la femme de devenir un praticien au vrai sens du mot, c'est-à-dire un esprit qui mettant en œuvre une faculté double, après avoir dissocié les symptômes dans l'étude du malade, recomposera et rétablira l'unité de l'organisme dès qu'il s'agira du traitement.

La femme par la force des choses, en vertu de son infirmité naturelle, ne peut être qu'un thérapeute médiocre. Elle terminera peut-être d'excellentes études, posera un diagnostic convenable, trouvera quelques signes nouveaux à une maladie, mais n'ira pas plus loin. La thérapeutique où elle se complaira sera univoque, telle qu'elle est écrite dans les livres, appliquant à des cas différents des traitements identiques; incapable de se plier aux multiples modifications que les considérations générales de milieu, de résistance organique devront fatalement imprimer à une ordonnance qui prétend être salutaire.

J'ai été assez aimable pour les femmes, celles qui consentent à se tenir dans la sphère aimante et douce qui leur est attribuée par leur sexe, pour qu'il me soit permis, à celles qui s'égarent dans des études où elles sont inaptes, de leur montrer qu'elles font fausse voie et qu'il ne dépend pas de leur volonté de se créer un cerveau de praticien.

Petit Bulletin

Singula de nobis anni prædantur euntes.
Dans leur course, les années nous ravissent des lambeaux de nous-mêmes, a dit le poète. Et rien ne nous est plus désagréable que cette chute insensible, mais fatale, vers la vieillesse. Comme le docteur Faust, nous serions tous capables de don-